58

Belle et Rome

409

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BELLE ET BONNE,

OU

LES DEUX SŒURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE ET VAUDEVILLES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 5 Frimaire, an 6, samedi 25 Novembre 1797 (v. st.)

Par F. P. A. LEGER.

3403
B

A PARIS,

Chez les Libraires { Au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

An VIe. 1798 (v. st.)

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
M. RICHARD.	*Vertpré.*
BELLE, } ses filles.	*Lescot.*
BONNE, } ses filles.	*Blosseville.*
LINVAL.	*Julien.*
AMBROISE, concierge.	*Léger.*
BLAISE, } jardiniers.	*Clairville.*
LUCAS, } jardiniers.	*Jourdin.*
COLETTE, } paysannes.	*Refatin.*
CECILE, } paysannes.	*Duchemin.*
CHŒUR DE VILLAGEOIS.	

La Scène se passe en Suisse, dans un village près de Genève.

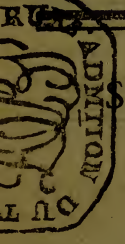
NB. La Pièce peut se donner avec des habits français, en supprimant la seule phrase où il est parlé de la Suisse. Les Chœurs peuvent être supprimés, en passant la Scène IVe. et la rentrée des Paysans à la fin.

BELLE ET BONNE,

OU

LES DEUX SŒURS,

COMÉDIE EN UN ACTE.



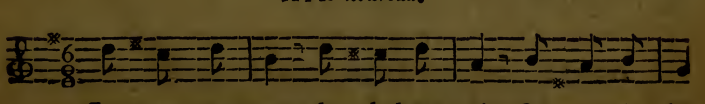
SCENE PREMIÈRE.

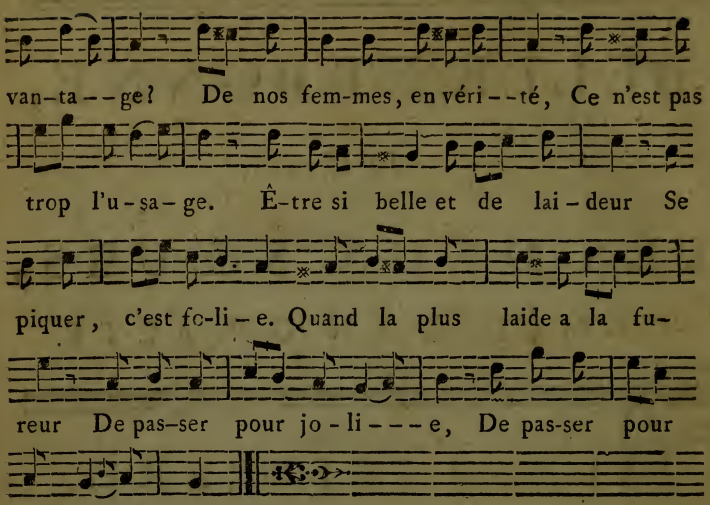
Le Théâtre représente un jardin.

AMBROISE, *seul, entrant en riant.*

LA bonne découverte que je viens de faire! Et moi qui avais la bonhomie de croire, comme tout le monde, que mademoiselle Bonne, notre jeune demoiselle, resterait défigurée de l'accident qu'elle a eu à l'œil il y a trois mois! Ne voilà-t-il pas qu'en passant dans les petits bosquets, une branche accroche le bandeau sous lequel elle a la malice de cacher les plus jolis yeux du monde, et me laisse voir que sa blessure est totalement guérie.... Il faut convenir que son docteur lui a bien gardé le secret! Ah! çà, mais! Quel peut être son motif pour prolonger ainsi notre erreur?....

AIR *nouveau.*





Ah ! je soupçonne maintenant ses raisons. La voici : bon ! je vais m'en assurer.

SCENE II.

BONNE, AMBROISE.

AMBROISE.

DÉJA, mademoiselle Bonne au jardin ?

BONNE.

Oui, mon cher Ambroise.

AMBROISE.

Il est pourtant de bonne heure.

BONNE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.* (Du Secret.)

J'aime à voir de l'astre des cieux,

Commencer l'auguste carrière.
J'aime à respirer, en ces lieux,
Les parfums qu'exhale la terre.
Ces bois, ces vergers et ces fleurs,
Tout m'offre une volupté pure :
Je jouis de tant de faveurs,
Et j'en rends grace à la nature.

AMBROISE.

C'est un plaisir que votre sœur ne se procure pas aussi souvent que vous, et cependant dans ce canton de la Suisse, que nous habitons, le ciel est assez beau, la campagne assez riante, pour mériter qu'on les admire.

BONNE.

Mon cher Ambroise, chacun a ses goûts.

AMBROISE.

Si elle voulait changer quelques-uns des siens, ceux qui sont obligés de vivre avec elle ne s'en trouveraient pas plus mal.

BONNE.

Tu ne lui rends pas justice.

AMBROISE.

Mieux qu'elle ne vous l'a rendue pendant long-temps.

BONNE.

Je n'ai point à me plaindre de ma sœur, elle a pour moi beaucoup d'amitié, beaucoup d'égards.

AMBROISE.

Oui, depuis ce malheureux accident qui vous a si bien arrangé la figure. Aussi vous devez voir la différence que l'on met ici entre vous deux.

AIR : *Pour bien régaler mes amis.* (Du citoyen Leger.)

Qu'elle commande, avec froideur

On obéit, je le confesse :
Mais vous, c'est toujours de bon cœur
Qu'à vous servir chacun s'empresse.

(Et cela n'est pas étonnant.)

On accorde toujours beaucoup
A l'amitié qui nous demande,
Tandis que l'on refuse tout
Au despotisme qui commande.

BONNE.

Si ma sœur eut quelque tort, c'est sa tête et non son cœur qu'il faut en accuser.

AMBROISE.

Heureusement que cela va finir. Grace au ciel, son mariage doit se conclure aujourd'hui.

BONNE.

Oui. Linval arrive ce matin.

AMBROISE.

Elle ne le connaît pas : et il se pourrait bien qu'il fût traité comme le pauvre Germont et le malheureux Gercour. Et jusqu'à ce que le malheureux *oui* soit prononcé, je craindrai toujours que le jeune homme ne vienne, en poste, grossir la liste des amans disgraciés.

BONNE.

Oh ! pour celui-là, sois tranquille : depuis qu'on lui a peint Linval paré de tous les charmes de la jeunesse, de l'esprit et de la fortune, elle ne cesse d'en parler du matin au soir.

AMBROISE.

Tant mieux pour lui, tant mieux pour elle, tant mieux pour vous.

BONNE.

Pour moi ?

AMBROISE.

Oui, mademoiselle, je commence à m'apperçevoir que les progrès rapides que vous faites dans la peinture et dans la musique la désolent ; et pour peu qu'elle reste encore quelques jours avec nous, elle aura bientôt repris le petit train de vie dont elle vous fait grace depuis deux mois.

BONNE.

AIR : *Des Visitandines.* (De Devienne.)

Pourquoi faut-il qu'elle m'envie
Ces talens, fruits de mes loisirs.
Ils font le charme de ma vie,
Et mon bonheur et mes plaisirs ;
Quand on a perdu l'avantage,
De la beauté, de la fraîcheur,
Des dons, de l'esprit et du cœur,
Il faut embellir son visage.

AMBROISE.

C'est juste : ça ne va donc pas mieux, votre blessure ?

BONNE.

Mais je n'en suis pas très-mécontente.

AMBROISE, *malignement.*

Tant mieux. Cela me rassure. Et croyez-vous que la guérison totale soit encore fort éloignée ?

BONNE.

C'est ce que je ne puis pas fixer.

AMBROISE.

Eh bien ! moi, je vais vous l'apprendre. Linval arrive aujourd'hui. Demain il épouse votre sœur ; après-demain il part avec elle : ainsi, dans trois jours, il n'y paraîtra pas.

BONNE.

Que veux-tu dire ?

AMBROISE.

Que vous avez fait ce que, peut-être, nulle femme au monde n'eût été capable de faire : que pour avoir la paix dans la maison, pour plaire à votre sœur, qui tout en vous aimant bien, à ce que vous dites, n'est pourtant pas fâchée de vous voir ce bandeau qui vous dépare, vous voulez faire croire à tout le monde que vous resterez éternellement défigurée.

BONNE.

Et qui donc a pu t'instruire....

AMBROISE.

L'indiscrétion d'une branche qui, tout-à-l'heure, a fait tomber ce maudit bandeau que vous vous obstinez à garder.

BONNE.

Eh bien ! mon cher Ambroise, je te l'avoue, tu as deviné mes raisons. Mais puisque ma sœur me traite avec plus d'amitié qu'auparavant, puisque cette petite supercherie a ramené la tranquillité dans la maison, ai-je eu tort de l'employer ?

AMBROISE.

Je ne dis pas cela. Mais je ne connais pas beaucoup de jolies femmes qui voulussent acheter la paix au prix de leurs charmes.

BONNE.

AIR : *De la pipe de tabac.* (De Bruni.)

De la beauté, l'éclat fragile
N'est point l'objet de mes souhaits.
Et pour vivre heureuse et tranquille,
Je m'en prive sans nuls regrets.
Quand cet innocent artifice,
Ici du calme est le lien,
Je ne vois dans mon sacrifice
Qu'un petit mal pour un grand bien.

AMBROISE.

C'est avoir de la résignation.

(*On entend la ritournelle de l'air : Fuyez, jeune fillette.*)

BONNE.

J'entends du bruit.

AMBROISE.

Ce sont les jardiniers avec quelques paysans que j'ai priés de se rendre ici de bonne heure.

BONNE.

Maintenant, mon cher Ambroise, que tu sais mon secret, garde-toi bien de le révéler à personne. Tu sens combien il est important qu'il soit encore quelque temps ignoré.

AMBROISE.

Soyez tranquille : si jamais je vous trahis, croyez que ce ne sera que pour vous servir utilement.

(*Bonne, sort.*)

SCENE III.

AMBROISE, *seul.*

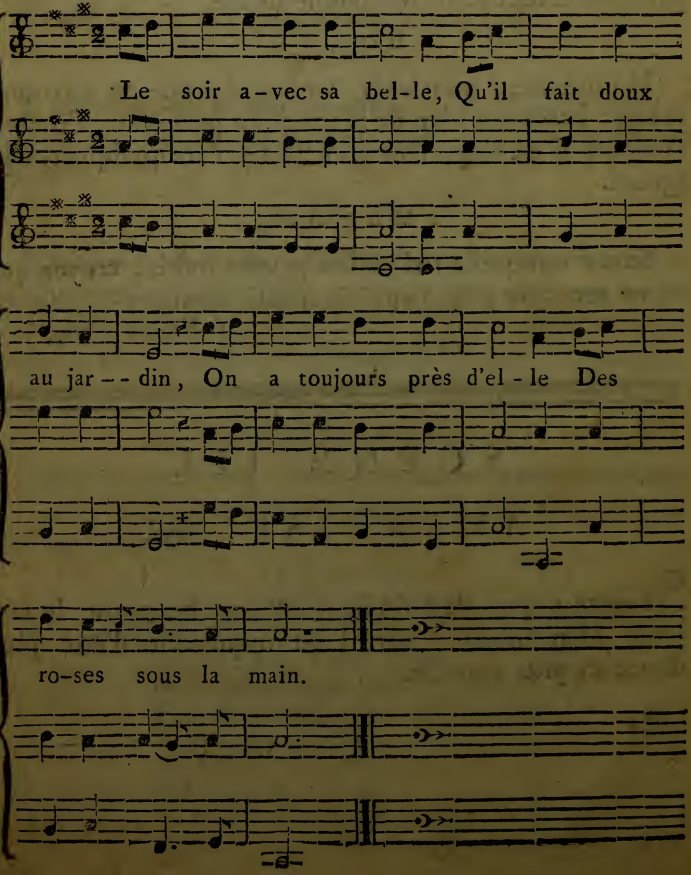
Si cette pauvre demoiselle n'était pas heureuse le ciel serait bien injuste ; car il est impossible d'être plus douce et plus aimable.

SCENE IV.

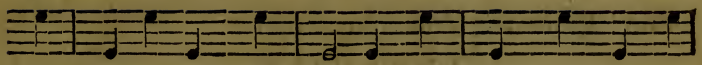
AMBROISE, LUCAS, COLETTE, BLAISE, CECILE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR D'HOMMES.

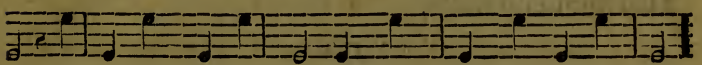
AIR *nouveau de Bruni.*



COLETTE.



Des ro-ses, mon cher Blai-se, Lors-qu'on veut bien jou-

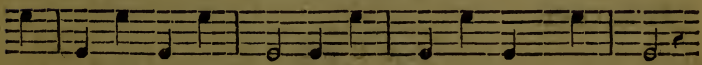


ir, Il faut, ne vous dé-plai-se, Moins sou-vent en cueil-lir.

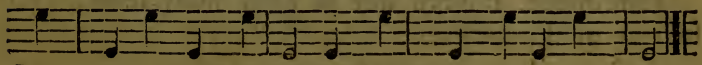
CHŒUR, *en dansant.*

Le soir avec sa belle, ect.

CECILE.



La sa-ges-se con-dam-ne Ce dan-ge-reux trans-port;



Pres-que toujours on fan-ne Fleur qu'on presse trop fort.

CHŒUR, *en dansant.*

Le soir avec sa belle, etc.

AMBROISE.

Vous êtes en gaieté de bon matin, mes amis?

BLAISE.

Ça porte bonheur pour le reste de la journée.... Au reste, vous voyez., maître Ambroise, que nous sommes exacts au rendez-vous.

AMBROISE.

Mes amis, je vous remercie de votre zèle.

LUCAS.

Qui est-ce qu'il y a pour votre service?

AMBROISE.

Nous allons, je crois, avoir une noce ici.

BLAISE.

Bon ! Qui est-ce donc qui se marie ?

AMBROISE.

Mademoiselle Belle.

LUCAS.

Ah ! ah ! Elle a eu bien de la peine à se décider.

BLAISE.

Et son mari l'emmène-t-il ?

AMBROISE.

Je le crois.

LUCAS.

Tant mieux. Pourvu que sa sœur nous reste, c'est tout ce qu'il nous faut.

BLAISE.

Bah ! est-ce qu'on s'occupe de celle-là ? Parce qu'elle a eu un petit malheur à la figure, on ne songe pas qu'elle est douce, aimable, prévenante, qu'elle a le cœur excellent, qu'elle a du talent comme une fée ; on ne voit que l'œil de moins, et l'on oublie toutes ses bonnes qualités : c'est dans l'ordre.

LUCAS.

Ça m'étonne de la part du père qui a toujours passé pour un si brave homme.

AMBROISE.

Je vous assure, mes amis, que M. Richard a pour ses deux filles une égale tendresse.

BLAISE.

Allons, allons, laissons cela : les affaires de famille ne nous regardent pas. Voyons, maître Ambroise, que faut-il faire ?

AMBROISE.

Préparer, je vous prie, des fleurs et des guirlandes pour orner les bosquets où je suppose que l'on fera la fête.

BLAISE.

Oh! volontiers ; mais quand ce sera pour sa sœur, nous travaillerons avec quatre fois plus de plaisir.

AMBROISE.

J'apperçois Belle qui vient par ici.... Allez, mes amis, et disposez librement de tout ce qui vous sera nécessaire.

BLAISE.

C'est dit : allons, enfans, du courage et de la gaieté.

CHŒUR, *en sortant.*

Le soir avec sa belle
Qu'il fait doux au jardin !
On a toujours près d'elle,
Des roses sous la main.

SCENE V.

BELLE AMBROISE.

BELLE, *appelant.*

JULIE.... Rosine.... Olivier.... Comment ! pas une ame dans la maison ! Il est incroyable qu'on ne trouve jamais personne, quand on a besoin des gens ; il est temps que cela finisse.

AMBROISE.

Me voilà, tout prêt à vous servir.

Archives de la Ville de Bruxelles

BELLE.

Ah ! c'est toi, Ambroise, bon jour, mon ami.

AMBROISE, *à part.*

Malgré ça, elle n'est pas trop fâchée.

BELLE.

Mon père est à se promener au jardin ; dis-lui, je t'en prie, que je lui demande la permission de l'entretenir un moment.

AMBROISE.

Oui, mademoiselle.... Quel excès de politesse ! Cela ne durera pas.

SCENE VI.

BELLE, *seule.*

ENFIN, je touche au terme de mes vœux.

AIR : *Dès ce soir l'hymen m'engage.* (De Sacchini.)

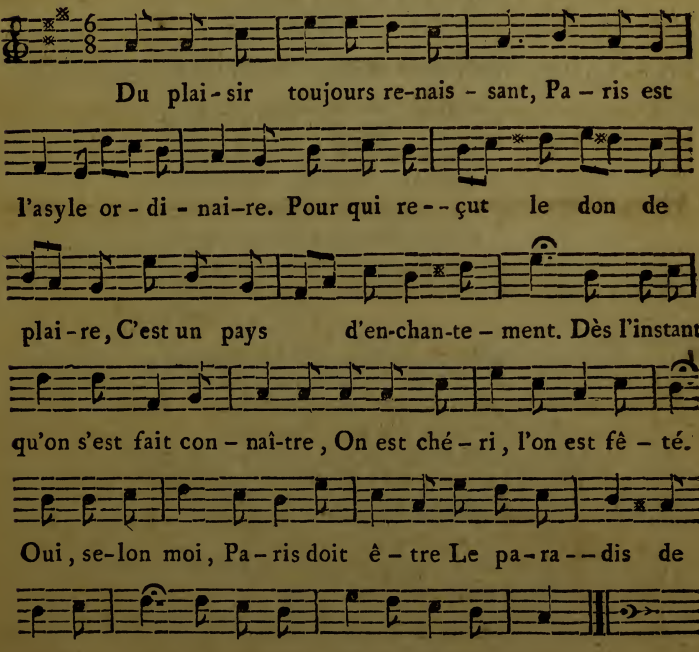
Dès ce soir l'hymen m'engage,
Linval arrive aujourd'hui.
De ce lieu triste et sauvage,
Je n'essuyerai plus l'ennui.
Linval arrive aujourd'hui.

Que de maux et que d'allarmes,
J'ai soufferts depuis six mois !
A quoi bon avoir des charmes,
Pour végéter au fond des bois.

Mais ce soir l'hymen m'engage,
Linval arrive aujourd'hui ;
De ce lieu triste et sauvage
Je n'essuyerai plus l'ennui.
Linval arrive aujourd'hui.

Il était temps ; car, en vérité, je crois que j'aurais épousé le pauvre Gercour, plutôt que de languir plus long-temps dans ces ennuyeuses montagnes de la Suisse. Aussi, dès que le charmant Linval va être arrivé, je vais lui signifier positivement que, mariée demain, je pars après-demain pour Paris.

AIR *nouveau du C. Leger.*



Mais voici mon père.

SCENE VII.

BELLE, M. RICHARD.

M. RICHARD.

BON JOUR, ma chère Belle : Ambroise vient de me dire que tu me demandes un moment d'entretien.

BELLE.

Oui, mon père.

M. RICHARD.

Mais, embrasse-moi donc.

(*Elle l'embrasse.*)

AIR : *De la piété filiale.* (De Gavaux.)

Lorsqu'ici l'hymen pour jamais,
Va t'arracher des bras d'un père,
Qu'un doux baiser, du moins, soit le salaire,
De tous mes soins et de tous mes bienfaits.
A la tendresse conjugale
Demain ces baisers seront dus,
Qu'ils soient, aujourd'hui, les derniers tributs
De la piété filiale.

ENSEMBLE.

BELLE.

A la tendresse conjugale,
Demain mes baisers seront dus.
Ils sont encor aujourd'hui les tributs
De la piété filiale.

M. RICHARD.

A la tendresse conjugale,
Demain ces baisers seront dus.
Qu'ils soient aujourd'hui les derniers tributs
De la piété filiale.

M. RICHARD.

Sais-tu, ma fille, que tu es charmante, quand tu veux, et que depuis deux mois, sur-tout, tu n'es pas reconnaissable. Tu ne grondes plus, tu ne tour-

mentes plus personne.... Ta sœur encore quelquefois par-ci, par-là, mais c'est peu de chose. Je ne voudrais pas, cependant, que tu manquasse à ce que tu lui dois.

BELLE.

J'ai pour ma sœur tout l'attachement qu'elle mérite; mais comme elle est ma cadette, je puis bien en qualité d'aînée....

M. RICHARD.

AIR : *Du vaudeville de l'Isle des femmes.*

D'un pareil titre, à son égard,
Ne te prévaux jamais, ma fille :
Songe bien que le seul hazard
Fixe les rangs d'une famille.
Par fantaisie ou par erreur,
Si ta sœur cadette te blesse :
C'est en montrant plus de douceur,
Qu'il faut prouver ton droit d'aînesse.

BELLE.

Oui, mon père : mais ce n'est pas de cela que j'ai à vous parler.

M. RICHARD.

Ce que j'en dis, c'est sans conséquence.... Eh bien! de quoi s'agit-il ?

BELLE.

Vous savez que Linval est près d'arriver.

M. RICHARD.

Oui, sans doute, puisque c'est moi qui t'ai remis sa lettre.

BELLE.

Est-il bien tel que vous me l'avez dépeint?

M. RICHARD.

Que signifie cette question ?

BELLE.

Je ne sais : mais j'éprouve à son approche des craintes, des pressentimens.

M. RICHARD.

Ah! ma chère amie, plus de caprices. Deux fois déjà, pour te plaire, j'ai rompu des engagemens que j'avais pris ; j'espère que tu m'épargneras le désagrément d'une troisième rupture.

BELLE.

Vous ne voudriez pas, j'espère, me forcer d'épouser un homme que je n'aimerais point, et dont je ne serais point aimée ?

M. RICHARD.

Non. Mais je voudrais te corriger de cette légèreté qui te fait, à chaque instant, changer de sentiment et de caractère. Songe que, sur ma parole, et sur la tienne, Linval vient de fort loin pour obtenir ta main, et qu'il serait très-désagréable pour lui d'avoir fait un voyage inutile.

BELLE.

Le grand mal à cela ! Est-ce que je ne vaux pas bien la peine qu'on fasse soixante lieues pour moi ?

M. RICHARD.

Ma chère amie, on peut penser ces choses-là ; mais on ne doit pas les dire.

BELLE.

AIR : *De chasse.*

Je suis jeune, je suis jolie,
J'ai le droit, je crois, de choisir,
Et je n'ai pas la sotte envie
De céder au premier soupir.
A nos yeux quand il se présente,
De soupirans un essaim nombreux,

On en doit désespérer trente ;
Avant d'en rendre un seul heureux.

M. RICHARD.

Et tu appelles cela ?

BELLE.

Le privilège de la beauté.

M. RICHARD.

Prends garde de t'abuser, ma fille.

AIR : *Une fille est un oiseau.* (De Monsigni.)

La beauté n'est qu'une fleur
En tout semblable à la rose :
Le papillon s'y repose
Tant qu'elle est dans sa fraîcheur.
Mais, soit hazard, soit caprice,
Soit raison, soit injustice,
Qu'un zéphir ardent flétrisse
Ses couleurs et ses attraits,
Revenu d'un goût frivole,
Papillon léger s'envole,
Pour ne revenir jamais.

BELLE.

En vérité, mon père, vos comparaisons sont tout-à-fait galantes.

M. RICHARD.

Allons, ne te fâche pas. J'espère que tu seras raisonnable. Linval ne doit pas être éloigné : vas te disposer à le recevoir. Prends, sur-tout, cet air aimable et riant que tu as quand tu veux, et qui te sied à merveille.

(*Il l'embrasse, et elle sort.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE VIII.

M. RICHARD, *seul.*

ELLE est charmante : mais quand une fois elle a décidé quelque chose, il ne faut pas la contrarier. C'est bien le vivant portrait de sa mère.... Elle me tourmentait du matin au soir, et cependant je l'adorais.

AIR : *Mon Agathe m'est infidèle.*

Qu'une femme ait sur nous l'empire,
Rien jamais ne peut le détruire,
Sur-tout, quand l'estime et l'amour
Ont fixé nos cœurs sans retour.
Jusques à ses caprices même
On aime à céder, à céder sans effort :
L'objet qu'on aime } *bis.*
N'a jamais tort. }

SCENE IX.

M. RICHARD, BONNE.

BONNE, *accourant.*

MON père, mon père, il est là.

M. RICHARD.

Qui ?

BONNE.

Il descend de voiture à l'instant.

M. RICHARD.

Mais qui donc ?

BONNE.

Monsieur Linval.

M. RICHARD.

Et d'où le connais-tu ?

BONNE.

AIR : *Du Vaudeville d'Honorine.*

A son maintien, à sa décence,
Sans nul effort, mes yeux l'ont reconnu,
Et j'ai vu que, pour lui d'avance,
Aucun de nous n'était trop prévenu. (*bis.*)
Dans tous ses traits, sur son visage,
La jeunesse brille en sa fleur :
Mais ce qui plaît bien davantage,
C'est sa bonté, c'est sa douceur.

M. RICHARD.

Si ta sœur le voit sous un aspect aussi favorable, je crois que nous serons bientôt d'accord; quand il viendrait pour toi, tu n'en parlerais pas avec plus de chaleur.

BONNE.

Pour moi, mon père ! (*à part.*) Je ne suis pas assez heureuse.

M. RICHARD.

Ah ! le voici.

BONNE, *à part.*

Comme il paraît aimable !

SCENE X.

LINVAL, M. RICHARD, BONNE.

LINVAL, *saluant M. Richard.*

AIR : *La comédie est un miroir.*

SEUL ici, sans être connu,
Me présenter est téméraire :
Pour mériter d'être reçu,
Voici la lettre de mon père.

M. RICHARD.

Mon cher Linval, en vérité,
C'est apporter trop de prudence :
Mon estime et ta probité,
Voilà ta lettre de créance.

LINVAL.

Un accueil si flatteur est, pour moi, d'un favorable augure.

M. RICHARD.

Tiens ! mon cher ami, si tu veux m'en croire, bannissons le cérémonial. Touche là, et mettons-nous l'un et l'autre à notre aise. Je suis franc, j'aime la franchise. Tu viens épouser ma fille aînée, j'espère que nous ne tarderons pas à nous entendre.... Voici la cadette ; (*Linval et Bonne se saluent.*) elle était, naguères, aussi jolie que sa sœur ; un accident fâcheux a malheureusement altéré sa beauté ; mais en revanche,

AIR : *Daignez m'épargner le reste.* (De Devienne.)

A plus d'un talent enchanteur
Elle unit une humeur charmante :
Toujours égale en sa douceur,
Elle a, sur-tout, l'ame excellente.

LINVAL.

Alors ce malheur imprévu,
Doit vous paraître peu funeste :
Car jamais ce qu'elle a perdu,
Non jamais ce qu'elle a perdu,
N'aurait valu ce qui lui reste. (*bis.*)

BONNE, *embrassant son père.*

Ah ! mon père, l'éloge dans votre bouche est bien précieux pour moi.

M. RICHARD.

Vas, ma Bonne, vas prévenir ta sœur de l'arrivée de monsieur.

BONNE.

Oui, mon père. (*à part.*) Puisse-t-elle sentir tout son bonheur !

(*Elle sort, et se retourne plusieurs fois vers Linval, et lui fait, en sortant, une profonde révérence.*)

SCENE XI.

M. RICHARD, LINVAL.

LINVAL.

A JUGER de la famille par ce que j'en ai vu, je dois m'estimer bien heureux, si je puis mériter l'honneur d'y être admis.

M. RICHARD.

J'espère que nous aurons tous à nous féliciter.... Ah ! ça, donne-moi un peu des nouvelles de mon vieux ami, de ton digne, de ton respectable père. Comment se porte-t-il ?

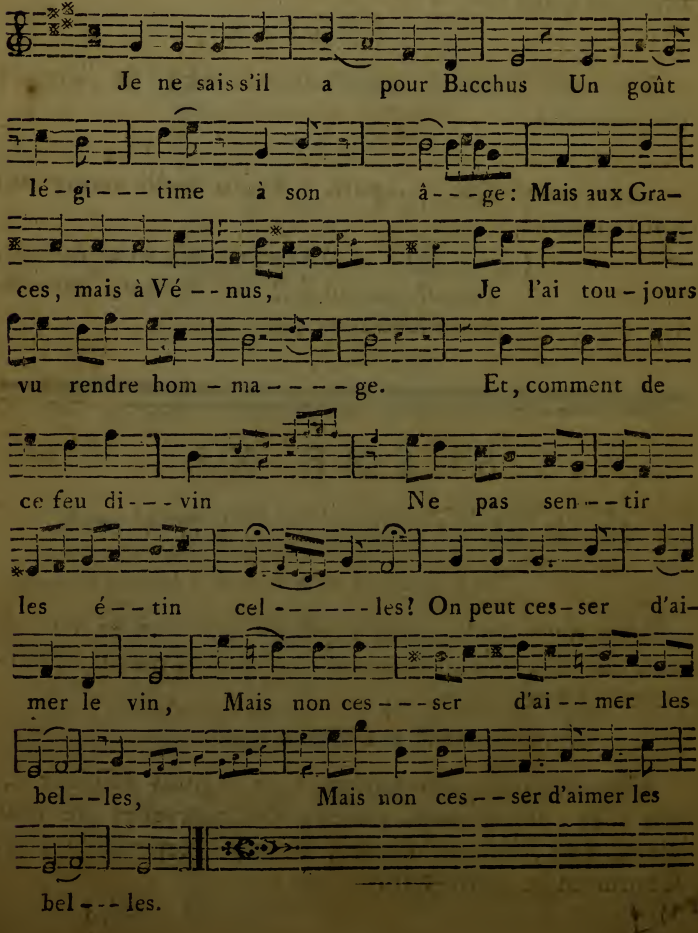
LINVAL.

Fort bien : et très-affligé de n'avoir pu m'accompagner.

M. RICHARD.

J'en suis aussi fâché que lui. Dis-moi ? est-il toujours tel que je l'ai connu, l'ami du bon vin, et l'adorateur du beau-sexe ?

LINVAL.



M. RICHARD.

Même Air.

D'un amant prompt à s'enflammer,
C'est-là le langage ordinaire :
Mais, mon cher, pour toujours aimer
Il faudrait toujours savoir plaire.
Quand, loin de soit, l'on voit enfin
L'amour s'enfuir à tire-d'ailes,
On se console avec le vin,
De n'être plus aimé des belles.

LINVAL.

Grace à Dieu, je n'en suis pas encore là.

M. RICHARD.

Cela viendra. Mais n'importe. Nous allons mener un train de vie bien agréable, tantôt chez ton père, tantôt chez moi ; nos jours seront un enchaînement continuel de fêtes et de plaisir. Car je ne crois pas que rien puisse maintenant rompre des engagemens que je regarde comme formés.

LINVAL.

Ce n'est pas moi qui contrarierai vos vues : tout ce qu'on m'a dit de mademoiselle Belle est tellement flatteur, que la seule chose que je puisse craindre, serait de ne pas lui convenir.

M. RICHARD.

En ce cas, sois tranquille : elle n'est pas moins prévenue pour toi que tu ne l'es pour elle.

LINVAL.

Alors voulez-vous bien me présenter.

M. RICHARD.

Volontiers. Mais la voici elle-même.

LINVAL.

Je vois qu'on ne m'a rien dit de trop.

SCENE XII.

M. RICHARD, BELLE, LINVAL.

M. RICHARD.

MA fille, voici l'ami Linval que je te présente. J'espère que tu recevras avec plaisir le fils d'un de mes bons amis, qui t'est recommandé d'une manière particulière.

BELLE.

Quiconque se présente ici de l'aveu de mon père, est toujours certain d'être bien reçu.

LINVAL.

AIR: *Du vaudeville de la Papesse.* (De Leger.)

Lorsque j'éprouve, en arrivant,
Toute l'indulgence d'un père,
Puisse sa fille en m'accueillant,
Ne pas se montrer plus sévère!
Ah! combien je serais heureux
Si votre cœur, d'intelligence,
Me laissait lire dans vos yeux,
Un peu plus que de l'indulgence.

M. RICHARD.

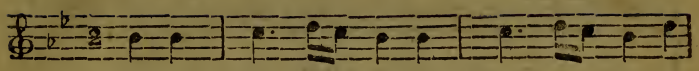
Ecoutez, mes enfans : dans les termes où vous en êtes, je dois vous épargner la lenteur des formalités. Croyez-moi, vous êtes destinés l'un à l'autre : ainsi parlez-vous avec la franchise de deux cœurs qui se connaissent de vieille date.

LINVAL.

C'est me mettre dans un grand embarras.

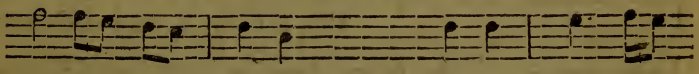
TRIO.

M. RICHARD.

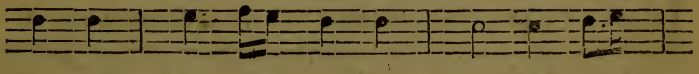


Ex-pli--quez-vous sans dé--tours, Un pè-re

LINVAL.

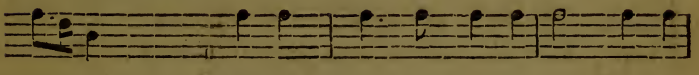


vous y con--vi-e. Je ver---rai naître



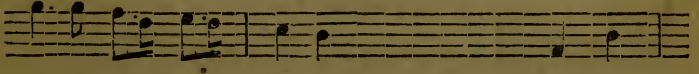
en ce jour Tout le bon--heur de ma

BELLE.

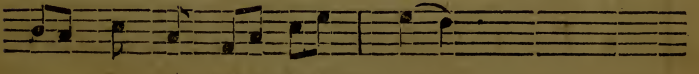


vi--e. Ex-pli--quons-nous sans dé-tour, C'est là

M. RICHARD.

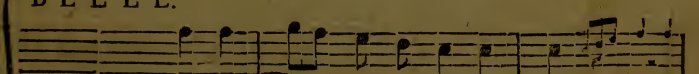


tou-te mon en---vi-e. Mon but



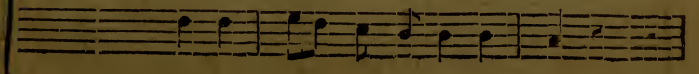
est de vous rendre heu----reux.

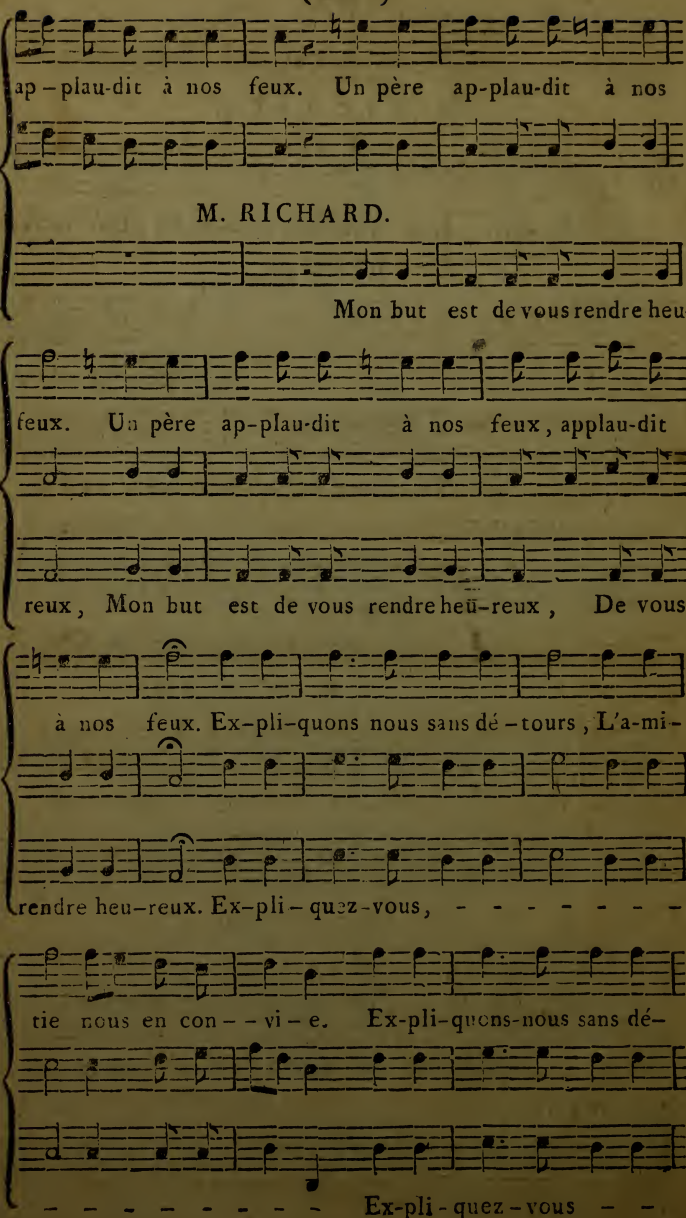
BELLE.

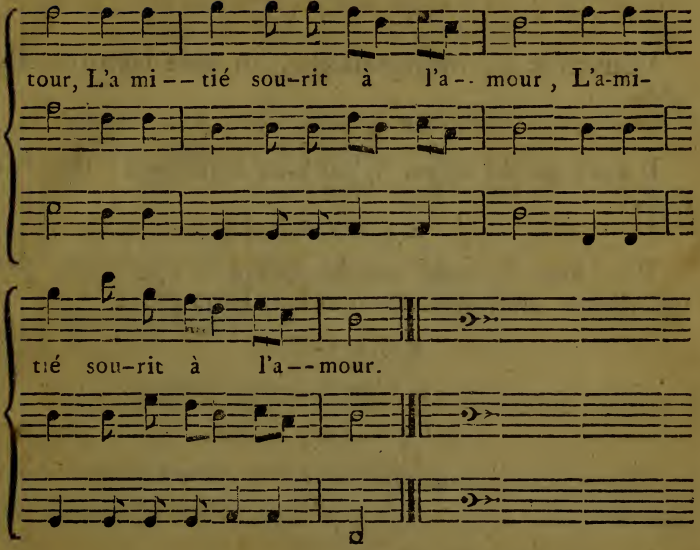


Un père ap-plaudit à nos feux.

LINVAL.




ap-plau-dit à nos feux. Un père ap-plau-dit à nos
M. RICHARD.
Mon but est de vous rendre heu-
feux. Un père ap-plau-dit à nos feux, applau-dit
reux, Mon but est de vous rendre heu-reux, De vous
à nos feux. Ex-pli-quons nous sans dé-tours, L'a-mi-
rendre heu-reux. Ex-pli-quez-vous, - - - - - - -
tie nous en con- - vi - e. Ex-pli-quons-nous sans dé-
- - - - - - - - - Ex-pli-quez-vous - -



(*M. Richard sort.*)

ADMITTOU

SCENE XIII.

BELLE, LINVAL.

LINVAL, *à part.*

On n'est pas plus jolie.

BELLE, *à part.*

Il paraît bien aimable.

LINVAL, *à part.*

Je ne sais trop par où commencer l'entretien.

BELLE, *à part.*

Le tête-à-tête est un peu embarrassant.

LINVAL.

Vous avez là, mademoiselle, un père bien respectable.

BELLE.

Il est l'ami du vôtre. C'est faire leur éloge à tous les deux.

LINVAL.

Il est bien doux de voir les enfans se rapprocher par les mêmes sentimens qui ont uni leurs pères.

BELLE.

Cette sympathie est d'un heureux présage.

LINVAL, *à part.*

Si nous continuons sur ce ton-là, l'explication n'ira pas vîte.

BELLE.

Il me semble, monsieur, que mon père nous avait recommandé de la franchise.

LINVAL.

Mademoiselle, c'est précisément ce qui me fait trembler.

BELLE.

Eh bien! je vais vous en donner l'exemple.

LINVAL.

Vous m'effrayez : car enfin, si mes goûts, mon humeur, mon caractère allaient ne pas vous convenir.

BELLE.

AIR : *Du vaudeville des deux Veuves.* (De Wicht.)

Sur ce point-là, rassurez-vous:
Je ne suis pas très-exigeante :
Je ne demande à mon époux
Qu'une ame douce et confiante.
Je suis modeste dans mes vœux,
Et discrette par caractère :

Tant que l'on fait ce que je veux,
On est toujours sûr de me plaire.

LINVAL.

Comme c'est mon unique ambition, il nous sera facile d'être toujours d'accord.

BELLE, *à part.*

Il est très-accommodant.

LINVAL, *à part.*

Elle est charmante !

BELLE.

Vous voyez, sans doute, beaucoup de monde à Paris ?

LINVAL.

Beaucoup moins qu'autrefois.

BELLE.

On m'avait dit, pourtant, que vous étiez répandu dans la meilleure et la plus brillante société.

LINVAL.

Dans la meilleure, oui. Dans la plus brillante, non.

BELLE.

Comment ?

LINVAL.

C'est que la plus brillante n'est pas toujours la meilleure ; mais au surplus, que nous importe ? Car votre intention n'est pas, sans doute, de quitter ces lieux charmans.

BELLE.

Mais je vous demande bien pardon : que voulez-vous que nous fassions ici, bon dieu !

LINVAL.

Recueillir, chaque jour, les caresses et les soins d'un

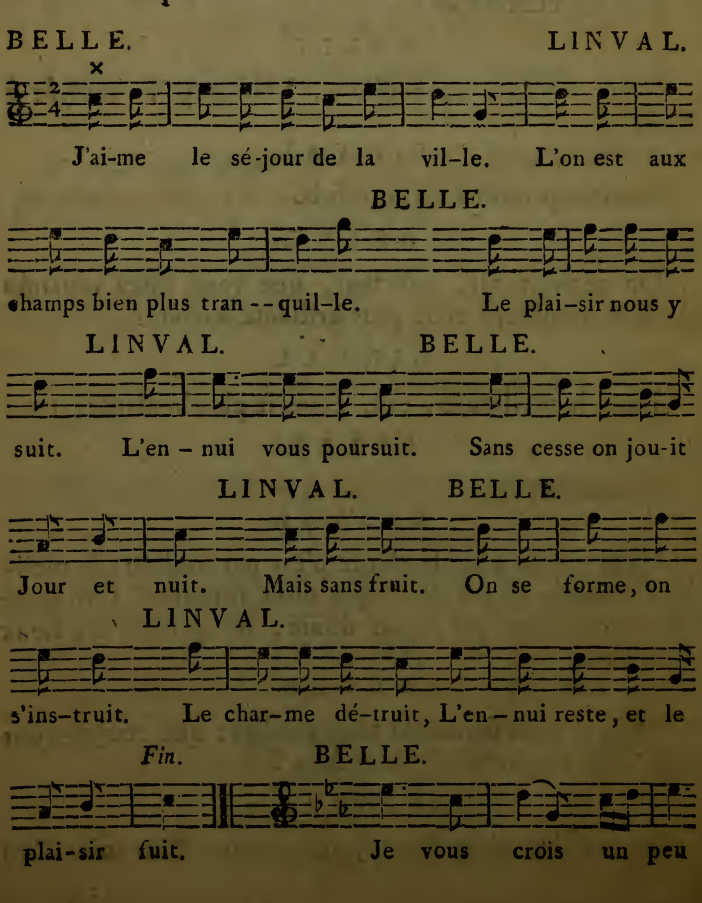
père qui vous chérit, d'une sœur qui vous aime, et d'un époux qui fera son bonheur de vous adorer.

BELLE.

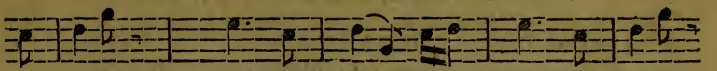
Mon père, ma sœur, mon époux, me sont bien chers, sans doute : mais je n'ai pas envie de m'ensevelir dans un désert pour jouir de leurs caresses, de leurs soins et de leurs adorations.

LINVAL, *à part.*

J'ai bien peur de m'en retourner tout seul.

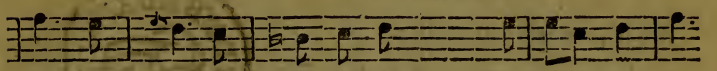


LINVAL.

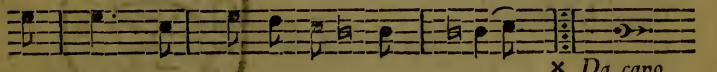


sé--vè-re. Je suis franc, je suis sin--cè-re;

BELLE.



Ce bon--heur est une er-reur. Bien chè-re : Sur



× *Da capo.*

ce point, Vous ne me vain-crez point.

BELLE, *à part.*

Monsieur Linval me paraît un peu moraliste.

LINVAL, *à part.*

Mademoiselle Belle me semble un peu légère.

BELLE.

Je vous ai promis de la franchise, je vous tiens parole. J'aime les bals, les spectacles, les cercles nombreux, et je ne me marie que pour jouir de tous ces plaisirs, dont je me fais d'avance la plus charmante idée.

LINVAL.

Ainsi l'amour ne sera donc pour rien dans le don de votre main ?

BELLE.

Pardonnez-moi Que mon mari s'occupe, sans cesse, à prévenir mes vœux, qu'il ne me contredise jamais, qu'il ait l'art de varier nos plaisirs, et d'en inventer chaque jour de nouveaux, et je promets de l'aimer à la folie. On m'a bien assuré que vous auriez toutes ces qualités, et voilà pourquoi je vous ai donné la préférence.

LINVAL.

Et si, par malheur, on vous avait trompée ?

BELLE.

J'en serais fâchée : mais vous savez mes intentions, voyez si vous vous sentez capable de les remplir.

LINVAL.

Mais, mademoiselle....

BELLE.

Vous hésitez ?

LINVAL.

Non, mais enfin....

BELLE, *à part.*

Ce jeune homme-là ne me convient pas du tout.

LINVAL, *à part.*

Je crains bien que mademoiselle Belle ne soit jamais ma femme.

BELLE.

AIR : *Doux objet de ma tendresse.* (De Bruni.)

De m'obtenir, de me plaire,
Si votre cœur est jaloux,
Vous savez ce qu'il faut faire,
Allons, monsieur, décidez-vous.

LINVAL.

Je crains beaucoup de l'entreprendre,
Je tremble trop pour le succès.
Quand chacun fait moitié des frais,
On finit toujours par s'entendre.

ENSEMBLE.

BELLE.	LINVAL
De m'obtenir, de me plaire,	De parvenir à vous plaire,
Si votre cœur est jaloux,	Mon cœur, sans doute, est jaloux.
Vous savez ce qu'il faut faire,	Je sais tout ce qu'il faut faire,
Allons, monsieur, décidez-vous.	Secondez-moi, je suis à vous.

BELLE.

Je vous demande peu de chose :

Montrez-vous

Montrez-vous plus amant qu'époux.
Pour toute loi, je vous impose,
De me laisser libre en mes goûts.

ENSEMBLE.

BELLE.

De m'obtenir, de me plaire,
Si votre cœur est jaloux,
Vous savez ce qu'il faut faire,
Allons, monsieur, decidez-vous.

LINVAL.

De parvenir à vous plaire,
Mon cœur, sans doute, est jaloux.
Je sais tout ce qu'il faut faire,
Secondez-moi, je suis à vous.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

LINVAL, *seul.*

Je crois que mes réflexions ne sont pas longues.... C'est-là ce qui s'appelle un caractère décidé.... Mais, du moins, elle est franche; et sous ce rapport, on aurait tort de lui en vouloir.... Voici son père ... Comment lui dire ce qui vient de se passer entre nous ?

SCENE XV.

LINVAL, M. RICHARD.

M. RICHARD, *accourant gaiement.*

Eh bien ! tu quittes ma fille ?

LINVAL.

Oui, monsieur.

M. RICHARD.

N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

LINVAL.

Oui, monsieur.

M. RICHARD.

J'étais sûr que tu la trouverais telle. Et vous avez été bientôt d'accord.

LINVAL.

Pas tout-à-fait.

M. RICHARD.

Comment ! des difficultés ! cela ne m'étonne pas. A l'approche d'un pareil moment, la pudeur d'une jeune personne est facile à s'effaroucher : mais sois tranquille, je vais arranger cela.

LINVAL, *le retenant.*

Un moment, de grace.

M. RICHARD.

C'est tout simple. A une première entrevue, un peu de réserve est bien excusable.

LINVAL.

Mais, monsieur....

M. RICHARD.

Je cours applanir toutes les difficultés.

LINVAL.

Quel homme, pour ne vouloir rien entendre !

M. RICHARD.

Et je réponds de vous voir heureux avant long-tems.

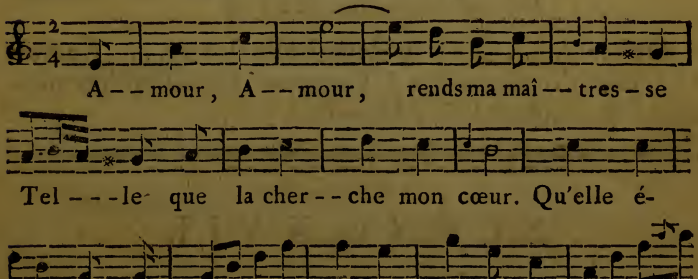
(*Il sort.*)

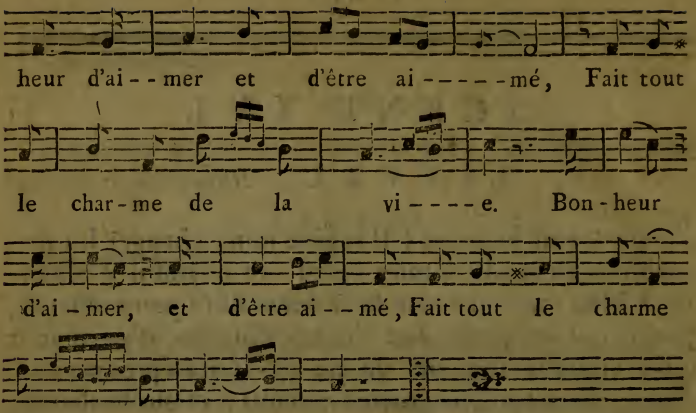
SCENE XVI.

LINVAL, *seul.*

NOUS voir heureux ! Il espère donc changer les dispositions de sa fille à mon égard : et quand il y réussirait? Mon cœur que tant de charmes ont à peine effleuré, pourra-t-il se prêter aux douces illusions d'un amour qu'il craindra toujours de ne pas faire éprouver?... Non, il vaut mieux partir sans éclat, et sur le champ, que d'être forcé de sacrifier aux bienséances, mon repos, et ma tranquillité.... Partir!.... Mais si le ton décidé de mademoiselle Belle, si sa franchise n'était qu'un stratagême pour m'éprouver.... si elle était, en effet, aussi douce, aussi aimable qu'elle est jolie! En partant, je perds tout.... Quelle affreuse incertitude!

AIR *nouveau du C. Leger.*





Jamais l'éclat et la fortune
N'ont fait l'objet de mes desirs.
Affranchi de la loi commune,
J'aspire à de plus vrais plaisirs.
Malheur à cette ame engourdie
Qu'amour n'a jamais enflammé;
Bonheur d'aimer et d'être aimé,
Fait tout le charme de ma vie.

On vient.... C'est mademoiselle Bonne.... Comme elle paraît intéressante ! Pourquoi faut-il qu'un malheureux accident l'ait défigurée.....

SCENE XVII.

LINVAL, BONNE.

BONNE, *avec joie.*

Eh bien ! monsieur Linval, votre mariage avec ma sœur est donc enfin conclu ?

LINVAL.

Mon mariage, mademoiselle ! Et qui a pu vous dire....

BONNE.

Mon père, dont je partage la joie avec bien du plaisir.

LINVAL.

Si monsieur votre père eût voulu m'entendre, il se fût épargné l'erreur où vous êtes l'un et l'autre.

BONNE.

Comment!

LINVAL.

Il saurait que je n'ai pas été assez heureux pour plaire à mademoiselle Belle, et que je suis décidé à quitter, sur le champ, des lieux où je n'ai pas trouvé le bonheur que j'y venais chercher.

BONNE.

Vous m'effrayez, monsieur Linval! Quoi! ma sœur qui vous attendait avec tant d'empressement, ma sœur qui comptait tous les instans de votre voyage, aurait pu vous accueillir avec froideur; elle aurait pu vous déplaire? Elle est pourtant bien jolie.

LINVAL.

Charmante.

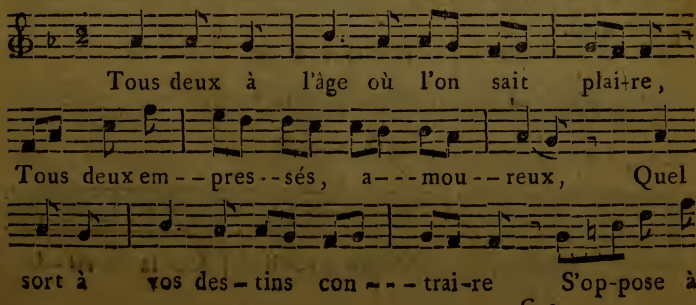
BONNE.

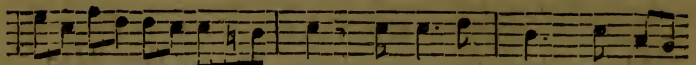
Bien aimable.

LINVAL.

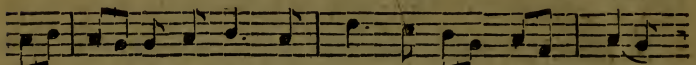
C'est une vertu de famille.

BONNE.

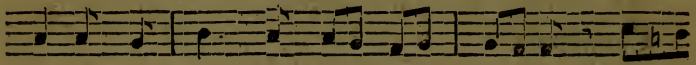




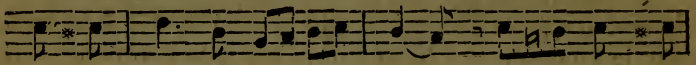
de si ten – dres nœuds. In-juste, hé – las ! peut – – ê-



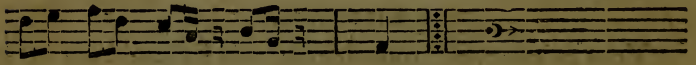
tre Bel-le Au-ra mé – – con – nu son vain – – queur.



Pour le ju – – ger que n'a – – vait – – – – el-le Le



cœur et les yeux de sa sœur, Le cœur et



les yeux de sa sœur.

(*A part.*) Ciel ! qu'ai-je dit?.... Mon père sera bien affligé de ce contre-temps ; car il avait bien à cœur une pareille alliance,

LINVAL.

Si le mariage de votre sœur est rompu, le vôtre l'en consolera.

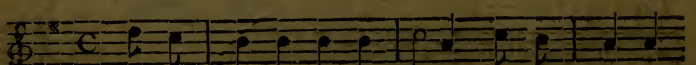
BONNE.

Le mien, monsieur Linval ! Dans l'état où vous me voyez, l'espoir d'un établissement est bien éloigné pour moi.

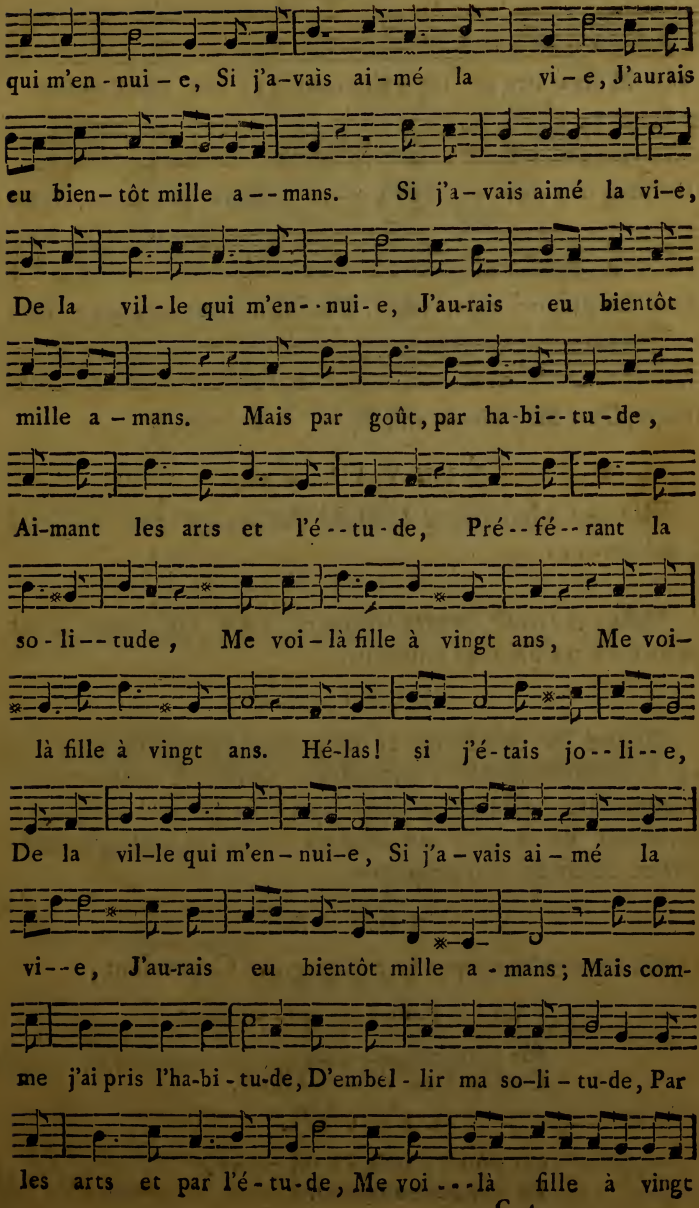
LINVAL.

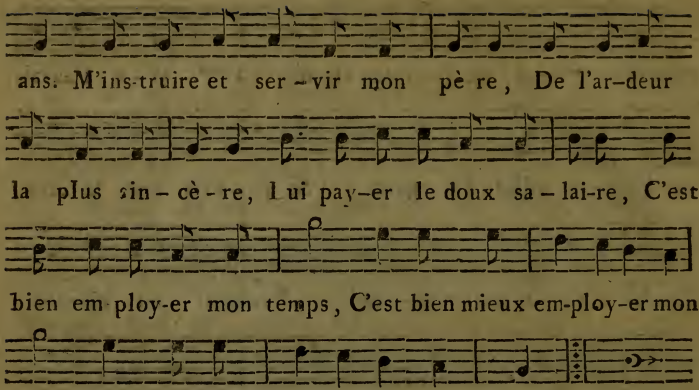
Pourquoi donc, mademoiselle ?

BONNE.



Hé-las ! si j'é-tais jo – li-e, De la vil-le


qui m'en-nui-e, Si j'a-vais ai-mé la vi-e, J'aurais
eu bien-tôt mille a--mans. Si j'a-vais aimé la vi-e,
De la vil-le qui m'en--nui-e, J'au-rais eu bientôt
mille a-mans. Mais par goût, par ha-bi--tu-de,
Ai-mant les arts et l'é--tu-de, Pré--fé--rant la
so-li--tude, Me voi-là fille à vingt ans, Me voi-
là fille à vingt ans. Hé-las! si j'é-tais jo--li--e,
De la vil-le qui m'en-nui-e, Si j'a-vais ai-mé la
vi--e, J'au-rais eu bientôt mille a-mans; Mais com-
me j'ai pris l'ha-bi-tu-de, D'embel-lir ma so-li-tu-de, Par
les arts et par l'é-tu-de, Me voi--là fille à vingt



LINVAL, *à part.*

Elle est charmante ! Quel dommage que ce fatal bandeau....

BONNE.

Mais, Linval, votre rupture avec ma sœur n'est peut-être qu'un mal-entendu.

LINVAL.

Quand les caractères et les goûts sont si différens, il est bien difficile de s'entendre : j'aime le calme et la tranquillité, elle n'aspire qu'après les plaisirs bruyans ; le séjour de la ville me déplaît, elle ne peut pas supporter celui de la campagne.

BONNE.

Ma sœur n'aime pas la campagne ! Cependant,

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Par la félicité suprême,
C'est un lieu toujours habité.

LINVAL.

On peut s'y suffire à soi-même,
Et respirer en liberté.

BONNE.

Là, peu de haine, peu d'envie,
Point de trompés, point de trompeurs.

LINVAL.

L'amour pur et sans jalousie,
Comme l'hymen est sans froideurs.

BONNE.

AIR *précédent.*

Quel plaisir d'aller sous l'ombrage
Soir et matin prendre le frais!

LINVAL.

Qu'on aime à recueillir l'hommage
De tous les heureux qu'on a faits!

BONNE.

Aussi pour peu qu'on nous seconde,
On a sous ces humbles réduits,
Tout l'agrément qu'offre le monde,
Sans y rencontrer ses ennuis.

LINVAL, *à part.*

Je n'y résiste plus.... Ainsi, mademoiselle, votre unique desir est donc de vivre toujours à la campagne?

BONNE.

Oui, monsieur.

LINVAL.

Vous m'enchantez.

BONNE.

Que ne puis-je, pour son bonheur et pour le vôtre, inspirer les mêmes sentimens à ma sœur!

LINVAL.

Ah! mademoiselle, pourquoi toujours vous occuper de votre sœur, et jamais de vous-même? Songez donc

plutôt au bonheur dont vous pouvez faire jouir celui qui pourra mériter votre main.

BONNE, *avec émotion.*

Moi, Linval ! Mais encore une fois, regardez-moi, et jugez si c'est là l'idée qui doit m'occuper en ce moment.

LINVAL.

Gardez-vous bien d'en douter.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, BELLE, *au fond du théâtre.*

BELLE, *à part.*

LINVAL avec ma sœur ; écoutons.

LINVAL.

AIR : *Oui ce qu'on dit par-tout d'Ismène.*

Cet accident qui vous afflige
N'a rien d'effrayant à mes yeux.
D'un peu de beauté le séduisant prestige
Ne suffit pas pour rendre heureux.
Délicatesse,
Talens, esprit, sagesse,
Ce sont-là les trésors que j'estime le plus.
La beauté, je le confesse,
A des droits à nos tributs ;
Mais, mais ne doit-on rien aux vertus ?

ENSEMBLE.

BONNE.

Ah ! de quelle douce ivresse,
Je sens tous mes sens émus,
Mais, mais ne dira-t-il rien de plus.

LINVAL.

De mon cœur, de ma tendresse,
Que les vœux soient entendus ;
Dieux ! je n'exige rien de plus.

BELLE.

Il lui parle avec tendresse,

Ses aveux sont bien reçus.
Dieux ! que lui dira-t-il de plus.

LINVAL.

Vous ne me croyez pas peut-être ;
Mais en arrivant près de vous,
A votre destin d'abord, sans vous connaître,
Je pris l'intérêt le plus doux.
Cet air affable,
Cette candeur aimable,
M'ont fait d'un vif amour sentir l'attrait vainqueur.
Jugez si je suis coupable,
Pour aimer avec ardeur ;
Mais, mais jugez d'après votre cœur.

ENSEMBLE.

LINVAL, *à genoux.*

Jugez si je suis coupable,
Pour aimer avec ardeur ;
Mais jugez d'après votre cœur.

BONNE.

De quel trouble inexprimable
Cet aveu remplit mon cœur !
Mais, mais, puis-je faire son bonheur.

BELLE, *à part.*

Pour moi quel sort déplorable,
Je croyais toucher son cœur.
Mais, mais il me préfère ma sœur.

LINVAL.

Prononcez mon arrêt.

BONNE.

Je n'ose.

BELLE, *à part.*

Ils s'aiment ! Courons chercher mon père.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE XIX.

LINVAL, BONNE.

LINVAL.

MAIS, je vous le répète, que ce soit votre cœur qui me juge.

BONNE.

AIR : *Du vaudeville du Procès.*

Cessez, Linval, de me presser ;
Car, à mon cœur, quoiqu'il en coûte,
C'est aujourd'hui pour prononcer
La raison qu'il faut que j'écoute.
Elle me prescrit la rigueur ;
Seule à vos vœux elle s'oppose.
Si je jugeais d'après mon cœur,
Vous gagneriez votre cause. (*bis.*)

LINVAL.

Ce seul mot me suffit, et mon bonheur est assuré.

BONNE.

Mon père n'y consentira jamais.

LINVAL.

Permettez-moi seulement d'essayer de le fléchir.

BONNE.

Je n'ai pas le droit de vous le défendre.

LINVAL.

Alors je réponds du succès.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE, *accourant.*

MADEMOISELLE! Mademoiselle!

BONNE.

Eh bien! qu'est-ce, Ambroise?

AMBROISE.

Je viens de rencontrer votre sœur qui sort d'ici. Il faut qu'elle ait entendu ce que vous disiez à monsieur, et ce que monsieur vous disait; car elle parlait d'amour, d'aveux réciproques, de mépris qu'on avait pour elle.... et puis, et puis beaucoup de choses que je n'ai pas bien entendues.

BONNE.

Eh bien?

AMBROISE.

Elle voulait absolument trouver son père pour le forcer de s'opposer à votre amour. J'ai eu beau vouloir la retenir, j'ai eu beau tâcher de vous justifier,.... peine perdue.... Ni sollicitations, ni prières, ni raisons, rien n'y faisait. Enfin, quand j'ai vu que la tête était ainsi montée, j'ai cru, pour dernière ressource, devoir lui découvrir votre secret.

BONNE.

Ah! malheureux, qu'as-tu fait!

LINVAL.

Un secret!

AMBROISE.

Vous saurez ce que c'est.... Si vous aviez vu l'effet qu'a produit cette découverte. J'en suis moi-même encore tout stupéfait. La honte, le plaisir, la douleur, la joie, tout se peignait à la fois sur sa figure. Sans me donner le tems de lui répondre, elle me faisait cent questions sur le motif qui vous a fait prendre ce parti. Tout-à-coup appercevant votre père à l'extrémité du jardin, elle est partie comme un éclair pour voler à sa rencontre. Et moi je suis accouru pour vous informer de ce que vous pouvez craindre, ou de ce que vous pouvez espérer.

TRIO.

AIR *nouveau de Devienne.*

BONNE.

Ah! quel malheur!

LINVAL.

Ah! quel malheur!

AMBROISE.

Prenez tous deux, prenez courage.

BONNE.

Ah! quel malheur!

LINVAL.

Ah! quel malheur!

AMBROISE.

Calmez, calmez cette douleur,
L'amour finira son ouvrage.

Ensemble.

BONNE, LINVAL.

Si c'est un crime de s'aimer,
Tu vois, ô ciel! quel est le nôtre!
Mais si {Bonne / Linval} dut me charmer,
Daigne nous unir l'un à l'autre.

AMBROISE.

Bon dieu! pourquoi vous allarmer,
Et quel désespoir est le vôtre!
Si vous avez su vous charmer,
On vous unira l'un à l'autre.

SCENE XXI.

LINVAL, BONNE, M. RICHARD, BELLE, AMBROISE.

BONNE.

VOICI ma sœur et mon père : nous sommes perdus.

M. RICHARD, *à Belle.*

Mais dis-moi donc enfin, ma chère amie, la cause de cette vive agitation que tu parais éprouver ?

BELLE, *montrant Bonne et Linval.*

Vous la voyez.

M. RICHARD.

Bonne et Linval !

BELLE.

Oui, mon père.

M. RICHARD.

Explique-toi.

BELLE.

Plus heureuse que moi, ma sœur a su toucher le cœur de M. Linval, et je me suis chargée de vous découvrir des sentimens qu'ils brûlent et craignent de vous apprendre.

BONNE.

Non, mon père. Quelques soient les sentimens que Linval m'ait témoignés, quelques soient ceux que je puisse éprouver pour lui, je ne songerai jamais à m'approprier un bien que vous avez destiné à ma sœur.

M. RICHARD.

En vérité, mon cher Linval, il était fort inutile de venir de si loin pour mettre le trouble et la discorde dans ma famille.

AMBROISE, *à part.*

Aye! aye! cela va mal.

BELLE.

Permettez. Si quelqu'un ici mérite des reproches, je vous assure que c'est moi seule. Par légèreté, par caprice, j'ai refusé la main de Gercour qui m'aime. Mais une erreur où le cœur n'a point de part, est bientôt dissipée. Je reconnais la mienne. Vous vouliez faire entrer M. Linval dans votre famille, unissez-le à ma sœur, leurs vœux et les vôtres seront remplis, et demain j'accepte pour époux l'aimable Gercour que j'aurais dû traiter avec moins de rigueur.

LINVAL.

Ah! Mademoiselle!

BELLE.

Y consentez-vous, mon père?

M. RICHARD.

Eh! votre félicité n'a-t-elle pas toujours été l'objet de mes vœux? Mais Linval.

BELLE, *prenant Bonne et Linval.*

AIR : *Vaudeville du Chat perdu.*

Faites le bonheur de ma sœur;
Elle a droit à votre tendresse:
Elle a ce que veut votre cœur,
Talens, esprit, délicatesse.
De sa douceur, de sa bonté
Est né le feu qui vous dévore;
Ces biens unis à la beauté
Vous en seront plus chers encore.

(*Elle ôte le bandeau qui couvre l'œil de Bonne.*)

M.

M. RICHARD, LINVAL.

Que vois-je ?

AMBROISE.

Voilà le secret découvert.

M. RICHARD.

Comment, ma fille....

BELLE.

Trop injuste envers ma sœur, j'ai eu, vous le savez, la faiblesse de lui envier ces charmes, qui réunis à ses autres qualités, me rendaient la concurrence pénible et difficile. Eh bien ! pour avoir mon amitié, pour maintenir ici le calme et la tranquillité, elle a eu le courage de se priver d'un bien que les femmes estiment le plus. Jugez maintenant si le sacrifice que je lui fais, et l'assurance d'un éternel attachement, suffiront jamais pour expier tous les torts dont je suis coupable envers ma sœur.

BONNE, *l'embrassant.*

Non, ma chère amie, non, tu n'en eus jamais.

AMBROISE, *avec enthousiasme.*

Pardon, mademoiselle, mille fois pardon de tout le mal que j'ai dit et pensé de vous ; mais je vous assure que c'était avec bien du regret.... Arrivez, mes amis, arrivez. Des bouquets, des guirlandes, de la joie, tout le monde est heureux, tout le monde est content, tout le monde se marie, mademoiselle Belle, mademoiselle Bonne.

M. RICHARD.

Embrassez-moi, mes enfans ; à demain les deux noces. Et puissiez-vous être heureux époux, comme je suis en ce moment le plus heureux des pères !

SCENE XXII ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LES PAYSANS.

CHŒUR.

AIR : *D'une contredanse.*

Le beau jour !
Où dans ce séjour
Renaît l'ivresse,
Et l'allégresse !

Le beau jour !
Où dans ce séjour
L'amitié sourit à l'amour.

M. RICHARD.

Aimez-vous toujours,
Et dans vos amours,
N'oubliez pas une sœur, un père.

LINVAL ET BONNE.

Fiers de leurs bienfaits,
Nous n'aurons jamais
D'autre soin que de leur plaire.

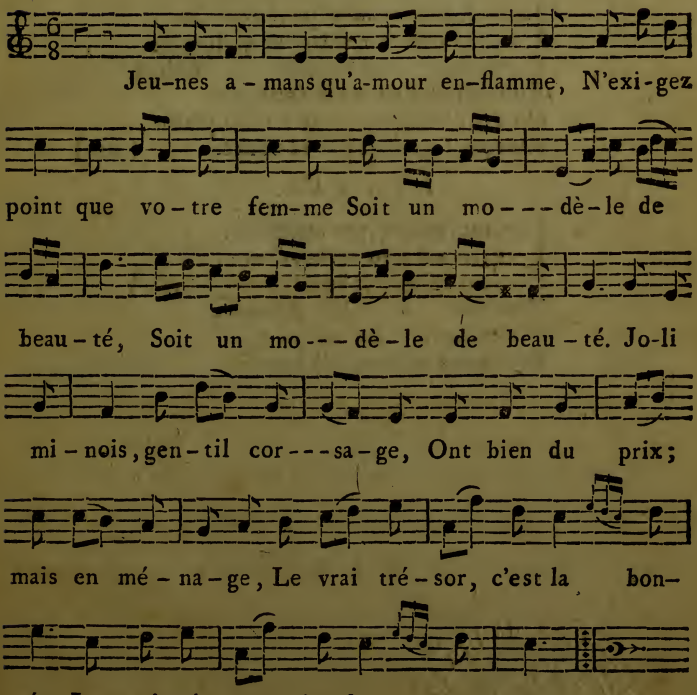
CHŒUR *général.*

Le beau jour !
Où dans ce séjour,
Renaît l'ivresse
Et l'allégresse.
Le beau jour!
Où dans ce séjour,
L'amitié sourit à l'amour.

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau du C. Leger.*

M. RICHARD.



BELLE, *à sa sœur.*

Pendant long-temps, ma chère amie,
Je vis avec un œil d'envie,
Et tes talens et ta beauté. (*bis.*)
Aujourd'hui je fais la promesse
De n'envier que ta tendresse,
Et ta douceur et ta bonté. (*bis.*)

AMBROISE.

Si quelque jour je me marie,
On voit qu'en moi ma douce amie
Ne trouvera pas la beauté. (*bis.*)
Mais peu m'importe; car pour plaire,
La vertu la plus nécessaire,
Dans un mari, c'est la bonté. (*bis.*)

BONNE.

Le moindre accident peut détruire
L'amour que fait naître et qu'inspire
Le vif éclat de la beauté. (*bis.*)
Sans craindre de cause étrangère,
On est plus long temps sûr de plaire,
Lorsque l'on plaît par la bonté. (*bis.*)

LINVAL.

Toujours galant par caractère,
Le Français d'un refus sévère,
Ne peut affliger la beauté. (*bis.*)
Mesdames, en ce jour prospère,
Et des loges et du parterre,
Pour nous réclamez la bonté. (*bis.*)

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

Archives ... ties
Archief van de Stad Brussel

DU THEATRE DU PEUPLE
AUBERVILLIERS